

Petite Revue Mensuelle.

Tandis que la diplomatie européenne s'épuise en négociations pour sauver le Danemark, elle laisse tranquillement et froidement écraser la Pologne. Une seule voix s'élève en Europe en faveur du peuple martyr; c'est celle de Pie IX. Cette situation frappante et unique a inspiré à M. de Montalembert un admirable écrit inséré dans la dernière livraison du *Correspondant* et dont nous reproduisons les premières pages; car elles sont à elles seules toute une leçon d'histoire contemporaine.

Quand, sur une grève battue par la tempête, le canon d'alarme éclate dans la nuit et annonce un navire en perdition, dans quel pays chrétien voit-on les habitants de la côte, sourds aux cris des naufragés, à l'appel de leurs semblables, de leurs frères, s'enfermer chez eux pour y dormir en paix ou ne rester éveillés que pour célébrer, au coin du feu, la douce sécurité du rivage et du foyer domestique ?

Quand retentit dans la rue ou sur la grande route le cri de détresse du passant assailli ou assassiné, que penser des honnêtes gens qui, au lieu de courir au secours de la victime, ne songent qu'à se barricader dans leur maison et entourent à peine un volet pour examiner de loin comment le crime s'accomplit ?

C'est là cependant ce qui se passe en France, en Europe, depuis dix-huit mois.

Seulement ce n'est pas un vaisseau, c'est un peuple tout entier qui sombre sous ses yeux dans une mer de sang. Ce n'est pas la nuit, ce n'est pas au sein de la tempête ni au fond des bords, c'est en plein jour et en plein calme que la catastrophe s'accomplit. Ce n'est pas un voyageur isolé, ni même une caravane de pèlerins, c'est une nation, une grande nation chrétienne qui est exécutée, saisie, garottée, dépouillée, outragée, assassinée sous ses yeux.

Il y a dix-huit mois cette nation, que n'a pu ni dompter ni épouiser un siècle entier d'attempts inouïs et de savante oppression, s'est dressée dans la tombe que lui ont creusée ses bourreaux. Elle a jeté un grand cri pour rappeler au monde qu'elle avait été enterrée vivante et qu'elle ne voulait pas mourir. Après quoi, désarmée, isolée, éperdue, avec l'aide du désespoir, elle a engagé la lutte qui dure encore.

La nation victime en a appelé à toutes les forces et à tous les droits d'ici-bas. Elle a invoqué tour à tour, par des abjurations poignantes, la civilisation, l'humanité, le droit des gens, le droit nouveau, les idées modernes, la liberté, le progrès, l'honneur, la reconnaissance, la pitié, la conscience publique. Elle n'a rien obtenu. A ce déchirant appel personne n'a répondu.

La civilisation moderne, si orgueilleuse de ses progrès, de son empire universel, de ses inventions prodigieuses, de ses merveilles populaires, la civilisation est restée muette et impuissante devant ce spectacle monstrueux dressé à sa porte, d'une nation expropriée, mutilée, éborgnée avec une régularité savamment implacable en plein dix-neuvième siècle. La civilisation s'est déclarée vaincue par la barbarie.

La liberté, dans les pays même où elle fleurit le mieux, n'a rien fait, rien pu, rien essayé pour sauver un peuple, l'un des premiers et des plus anciennement libres parmi les races modernes et qui ne demande à Dieu et aux hommes que la plus simple et la plus élémentaire des libertés, celle de vivre.

Le droit moderne, ce droit si persévérément invoqué dans certains pays, si singulièrement interprété et si audacieusement appliqué dans d'autres, ce droit qui, s'il fallait en croire ses plus bruyants prophètes, autoriserait les peuples à se débarrasser des rois qui leur déplaisent, sans motif comme en Grèce, ou pour des motifs chimériques comme à Naples, ce droit nouveau permet impunément à un empire, plus qu'à moitié asiatique, de nier et de violer tous les droits anciens chez un peuple européen et chrétien, tombé en proie au spoliateur après mille ans d'indépendance nationale.

L'humanité reste impuissante comme la liberté! La philanthropie, l'adoucissement si justement vanté de nos mœurs, de nos pénalités; la compassion sentimentale réclamée et dépensée par la publicité quotidienne pour tant de malheureux réels ou imaginaires, rien de tout cela n'a prévalu contre ce qui semblait ne pouvoir être qu'un cauchemar, et ce qui est devenu un fait d'une horrible réalité, le fait du vampire qui suce le sang et la vie d'une victime éplorée.

La conscience publique, la pitié, la reconnaissance, elles aussi n'ont su que s'enfermer dans l'oubli et le silence. En vain la Pologne étalait-elle devant nos yeux le souvenir de ses services et de ses titres, le spectacle de ses plaies et de ses angoisses, elle qui a été pendant ce si long siècle le boulevard sanglant de l'Europe, l'insatiable alliée de la France. Rien n'a fait. Rien n'a réussi à vaincre l'implacable inattention, la hauteuse insouciance, l'impassible indifférence, l'imprévoyance obtusité de l'Europe contemporaine. Elle ne veut plus même qu'on lui parle d'un sujet usé, condamné. Elle veut l'oublier, le chasser de sa pensée, en détourner ses yeux alourdis par la fatigue du gain et du plaisir. La question est tranchée; le *Times* a rappelé ses correspondants; le rideau est tombé. Parlons d'autre chose.

Les plus compatissants, les plus généreux sont comme Agar qui s'éloignait en pleurant pour ne pas voir l'agonie de son fils mourant de soif dans le désert. *Et abilit sedique e regione procul quantum potest arcus jacere; dixit enim: Non videbo mortentem putrum.*

Mais voici que, du milieu de ce silence glacial, de cette indifférence universelle, une voix s'élève, une seule, pour répondre au cri de détresse de la Pologne agonisante. C'est la voix de la religion; voix plaintive, indignée, immortelle. Celui qui est aux yeux de tous, amis ou ennemis,

fidèles ou impies, la plus haute personification de la religion dans le monde, celui-là n'a parlé! Le vicar de Jésus-Christ, du Fils de Dieu mort pour les hommes sur la croix, a parlé pour la nation crucifiée. L'éloquence a jailli, en flots pressés et bouillonnants, du fond de ce noble cœur, du cœur de Pie IX, cœur d'homme et de pontife, où l'indignation a débordé avec la pitié.

Ah! certes, l'on n'est pas sur un lit de roses quand on a pour métier celui d'avocat de la cause catholique au temps actuel. Il faut s'y résigner à toutes les tristesses; il faut s'y attendre, non-seulement aux outrages et aux mépris du dehors, mais aux misères et aux ténèbres du dedans, *foris pugno, intus linores*. Petits et grands nous y sommes tous appelés à subir les mécomptes, les défaits, les défaites, les abattements, les tristes déconvenues qui sont le partage des plus humbles soldats comme du plus auguste représentant de la vérité. Mais aussi, de temps à autre, quand la vérité, quand la justice vient à briller comme l'éclair dans la nuit, en empruntant à la religion sa force et son autorité surnaturelles, quelle joie incomparable s'allume dans l'âme fidèle, quel transport de reconnaissance éclate parmi les chrétiens! Je ne fais ce que la grande voix de Pie IX aura fait éprouver aux Polonais dans les affres de leur agonie; mais moi, leur vieux et impuissant ami, j'en ai tressillé à bon-heur, d'admiration, et je ne résiste pas à l'envie de m'en épancher avec les lecteurs d'un recueil qui depuis plus de trente ans a toujours proclamé la justice et la sainteté de la cause polonaise.

A l'heure qu'il est, on peut dire qu'il n'y a de vraiment grand en Europe que deux opprimés: le Pape et le peuple polonais.

Elle est encore debout, cette Pologne prodigieuse! Malgré tant d'épreuves et de désastres, malgré les défaits et les supplices de chaque jour, malgré l'indifférence et l'abandon, rien ne la décourage ni ne l'abat. La lutte dure encore, et déjà, par un miracle de vitalité, elle a duré deux fois plus longtemps qu'en 1830 et 1831. Et cependant alors le soulèvement national avait pour pivot, non-seulement la possession de la capitale, avec une administration tout organisée, mais par-dessus tout une armée régulière de quarante mille hommes, admirablement disciplinée et commandée par d'illustres vétérans des grands guerres du premier empire; tandis que aujourd'hui et depuis dix-huit mois l'insurrection n'a pas eu pour pivot. Elle n'a pu arracher aucune ville importante aux Russes. Les fojets et les marais sont ses uniques citadelles. Elle n'a d'autre armée que des bandes irrégulières sans cesse décimées, dispersées, anéanties, mais toujours renaisantes et toujours indomptées. Elle s'alimente par la pratique quotidienne des sacrifices les plus héroïques, les plus difficiles; de ceux qui répugnent le plus à la nature des sociétés modernes. Les Polonais ne prodiguent pas seulement leur vie; ils ne se donnent pas seulement eux-mêmes avec leurs enfants, et toute une jeunesse qui va au feu, à la mort, à toutes les fatigues, à toutes misères qui précèdent la mort, avec encore plus de calme et de résolution que d'entraînement; ils prodigent encore et surtout leurs biens. La fortune, la propriété, cette gloire de la civilisation moderne, plus chère que la vie à tant de nos contemporains, ils ne semblent la connaître que pour la mépriser et pour la sacrifier. Terres, maisons, biens-fonds, argent, capitaux, tout est exposé, tout est perdu, et une ruine totale devient le partage assuré de ceux qu'aura épargnés la mort. Cette prodigalité patriotique n'est point une vertu nouvelle chez eux. Ce qui l'est davantage, c'est la merveilleuse subordination, les miracles d'obéissance et de docilité qu'a déployés ce peuple réputé indisciplinable, sous l'impulsion de son gouvernement national (1). Sur ne soit le nom ni le séjour de ce pouvoir occulte, et partout il rencontre une soumission absolue, d'un seul empire de cette foi patriotique qui n'a encore été ni imposée ni rouillée par aucun excès dictatorial, par aucune violence révolutionnaire.

La désolation qui règne en Pologne ne saurait être plus grande que celle qui s'étend sur une moitié au moins de l'ancienne république des États-Unis. Là les victimes ne se comptent plus; la mort ravage par milliers, et, à l'heure où nous écrivons, une nouvelle grande bataille, qui n'aura probablement point de résultats plus décisifs que les précédentes, est imminente entre Grant et les Confédérés. Le général en chef du Nord a mis tout son espoir se trouverait serré de près, et, s'il l'a vaincu cette fois, on ne sait plus sur qui, après tant de changements, se porterait le choix du gouvernement.

Il n'y a qu'un moyen d'expliquer l'inconcevable opiniâtreté des hommes du Nord: c'est par la grande proportion d'étrangers qui entrent dans la composition de leur armée. Ils croient pouvoir ainsi moissonner éternellement pour la mort dans les pays étrangers et ils n'y réussissent que trop bien jusqu'ici, puisque l'immigration au lieu de diminuer s'accroît dans de très-grandes proportions et que beaucoup d'étrangers n'ont d'autre alternative que de mourir de faim ou de s'enrôler.

Le Canada a fourni beaucoup plus que son contingent d'émigrés, c'est-à-dire de recrues. Rien ne semble pouvoir arrêter cette constante déperdition des forces vives de notre pays, ni les avis du clergé, ni les recommandations de la presse, ni la triste expérience acquise par tant de familles malheureuses: il semble que ce soit là un aveuglement fatal, une épidémie sans remède et la plus redoutable qui ait encore décimé le Bas-Canada. Si l'on veut absolument quitter son pays et chercher for-

(1) Voir, à ce sujet, de précieux et d'importants détails dans l'ouvrage récent de M. Tanski, intitulé *Entrée des Russes à Paris et l'Armée russe*, où l'on trouve aussi de très-curieux renseignements sur la transformation subie par l'armée russe depuis les victoires de 1812 à 1814, et sur l'action des Polonais incorporés dans cette armée.